

Le selfie : un miroir fugace. Le présselfie : une antidote ?

Les images de soi pourraient être classées en portraits (pris par quelqu'un d'autre), en auto-portraits (maîtrise technique et conceptuelle de la prise de vue) et en selfies. Certains aiment être pris par l'autre ; sont-ce les mêmes qui s'autoprennent, pour ne pas dire s'entreprennent ?

On pourrait croire tous les artistes assoiffés comme Narcisse par la contemplation de soi ; mais en-deça du 14^{ème} siècle, difficile de trouver un auto-portrait, si ce n'est par l'intermédiaire d'une signature d'enlumineur ou la marque d'une corporation. Certes Apelle, peintre grec mythique, dont Botticelli décrira magistralement la calomnie, y aurait eu recours, comme exercice de virtuosité, que seule la démocratisation des miroirs en verre soutiendra à partir de la Renaissance. Dès lors, les auto-portraits fleurissent, car on n'est jamais mieux servi que par soi-même et qu'il est parfois difficile de compter sur des modèles dociles.

La naissance de la photographie simplifiera le broyage assidu des pigments pour d'un clic faire émerger une image de soi-même. L'auto-portrait photographique de la grande duchesse russe Anastasia Nikolaevna (1914) en est un exemple spectral.



Ces auto-portraits photographiques ont besoin d'une surface réfléchissante ou d'un déclencheur à retardement. Mais tout n'est pas technique et il vaut la peine de s'interroger sur l'impact psychologique des écrans réfléchissants que savent être le verre, une surface d'eau miroitante ou un miroir de bronze antique. Pour faire court, appelons-les miroirs. On se souvient du stade du miroir lacanien, qui fait accéder l'enfant à un sentiment identitaire grâce à l'unicité de la perception corporelle. On sait aussi qu'il vaut comme métaphore du regard de la mère (comme objet primaire) qui nous réfléchit et nous permet d'accéder à une subjectivité et à une pensée réflexive.

Mais le miroir n'est pas la mère et l'auto-portrait (pictural comme photographique) ne peut être réduit à la répétition de ce moment constitutif de notre identité.

En effet, le miroir n'est pas l'autre, c'est un objet que nous tenons à bonne distance et qui nous permet de nous voir, sans cette interprétation de nous par l'autre qui est au fondement de notre être en devenir. L'interprétation dans l'auto-portrait, c'est nous qui la faisons, en projetant sur cette image entrevue notre image interne du corps, nos humeurs du moment, nos idéaux ou que sais-je encore. Affranchissement éphémère du regard de l'autre, néanmoins convoqué plus tard lors de l'exposition de ces auto-portraits, dans un mouvement qui va conjuguer pause (repli narcissique d'un propre regard porté sur soi) et pose (en prévision de ce que les autres vont en penser), selon la jolie formule de Dosamantes-Beaudry.

Plus même, l'auto-portrait pourrait participer d'un désir de couper l'herbe sous les pieds de l'autre, puisque nous décidons de la vision qu'il peut avoir de nous...

Le miroir étant garant d'une certaine unité perceptive, son reflet, même réduit de la dimension relationnelle, reste par ailleurs porteur d'une relative stabilité identitaire.

Alors que dans le contexte des selfies, tenu par le bras de son propriétaire, extension quasi prothétique qui pourrait en condenser l'aspect auto-suffisant, le « miroir » du téléphone portable ou des tablettes me semble plus flou, souvent à contre-jour, mouvant, difficile à cadrer et très fugace. Induisant un flottement inquiétant, ces altérations de la surface réfléchissante font se tourner les « selfeurs » vers la collectivité, que ce soit au moment de leur réalisation (que de selfies de groupe !) ou lors de leur dispersion vers les réseaux sociaux. Alors que la jouissance liée aux auto-portraits semble plus s'appuyer sur une construction de soi dont le but pourrait être d'échapper au risque d'emprise par l'autre, celle procurée par les selfies serait au contraire la recherche du plaisir groupal comme refuge d'une identité solitaire mal assurée.

La fugacité de l'un comparé au dispositif souvent complexe et au temps allongé de l'autre pourrait alors se comprendre comme le peu qu'il faut quand le but est de rejoindre les autres.

Si la différence entre auto-portraits et selfies pourrait tenir dans leur fugacité plus ou moins grande, mes auto-portraits sont cependant marqués par un minimum de dispositif technique, pour laisser place à la surprise de me voir là, d'apparaître à mon insu et de rejoindre ainsi le temps rapide qu'est celui, actuel, des selfies.

C'est pour cela que je les appelle des présselfies.

John Lippens, octobre 2014